

ETC



Dégôts et des odeurs

Sylvain Campeau

Numéro 33, mars–avril–mai 1996

L'amour de l'art

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36004ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Campeau, S. (1996). Dégôts et des odeurs. *ETC*, (33), 23–24.

DÉGOÛTS ET DES ODEURS

Du goût en toutes choses. Voilà le précepte acquis d'une certaine bienséance, d'un sens commun, du sens réputé « bon ». Il y a des choses qui sont de « bon » goût et d'autres, de « mauvais » goût. Et tout un chacun a l'expérience nécessaire pour en décider. Mais de l'amour de l'art au goût en art, il y a une marge, une barge, un bateau. Les artistes apparaissent souvent, au nom de ce bon goût, de ce « bon » sens, comme des gens qui nous en montent, de ces bateaux; des charlatans du goût.

Or, pour ce dire, il faut préjuger du goût comme de l'affaire de tout et chacun. Il faut croire, comme Kant, que les « Beaux-Arts ne sont de l'art que dans la mesure où ils possèdent en même temps l'apparence de la nature »¹ et que l'objet, « donné comme un produit de l'art, doit être déclaré beau comme tel »². Beauté et apparence de la nature, une certaine forme d'imitation pas trop servile, sont donc les fondements du jugement esthétique. Ajoutons-y la non-détermination conceptuelle stricte, puisque l'objet n'est réductible à aucun concept. Imagination et entendement, « facultés de l'âme »³, s'associent ici librement, sans le pensum d'une prédétermination absolue d'un savoir illustré en l'objet d'art, pour former un jugement esthétique :

En un mot : l'Idée esthétique est une représentation de l'imagination associée à un concept donné, et qui se trouve liée à une telle diversité de représentations partielles, dans le libre usage de celles-ci, qu'aucune expression, désignant un concept déterminé, ne peut être trouvée pour elle, et qui donne à penser en plus d'un concept bien des choses indicibles (...) ⁴.

Pour envisager l'art et lire les Beaux-Arts sous un tel angle, il faut bien évidemment aborder le jugement esthétique comme une représentation ambiguë, tronquée, imparfaite, du jugement empirique que permettent la raison pure et la raison pratique. Il faut envisager la question du sens comme si certaines significations étaient irrémédiablement fondées sur la prééminence de l'expérience empirique vérifiable par rapport à une spéculation intersubjective sur la valeur du Beau et de son contraire. L'idéalisme transcendantal de Kant ignore cette question des valeurs comme fondement des jugements; il établit bien au contraire un certain ordre mélioratif entre l'entendement et l'imagination.

Mais qu'arrive-t-il lorsque l'on se trouve confronté à une œuvre telle *Vanitas : Robe de chair pour albinos anorexique* ? Nous avons bien là un objet qui revêt

l'apparence d'une nature saccagée, en putréfaction, en décomposition. De ce goût de l'art retourné en dégoût, peut-il naître un amour de la chose comme telle ? C'est peu probable, mais peut-il naître une certaine forme de reconnaissance de la dissonance des sentiments et valeurs à l'œuvre ici ? Sans doute. Cette chair à vif peut apparaître en premier lieu comme production ironique du naturel. En effet, qu'y a-t-il de plus naturel que cette mort en objet, en phase de décomposition, dont les restes vont engraisser d'autres formes de vie ? Chair rongée, chair mangée, chair détruite, purulente de cette mort qui engendre la vie. D'autre part, la facture du titre amène d'autres considérations. Sont symptomatiques ses références, à la vanité, d'abord, à cette « nature morte idéalisée », *délectation mélancolique* selon André Chastel; puis, à l'anorexique, honteux de sa propre chair flasque ici représentée dans un renversement, un vomissement qui affiche les entrailles à la surface, montrant par l'absurde cette profondeur insondable de la peau que terrifie ces affamés volontaires. Le vêtement fait d'entrailles renverse aussi les perspectives, retourne les tonalités comme le ferait une photographie, comme l'albinos lui-même semble le négatif d'une personne « normale ». Cette différence étant affaire de pigmentation, de la teneur et de la couleur de la peau, une anomalie de la surface, comment ne pas voir en cette image une autre preuve de cette différence insondable de la peau muée en autre chose, de sa métamorphose, fut-elle putréfaction, variation de pigmentation, chair qui meurt d'avoir été offerte à la lumière, qui ne peut être vue sans horreur, que la lumière elle-même contribue à corrompre.

Frasque d'un dissentiment, cette œuvre est à voir avec distance, envahis que nous sommes par l'odeur de ce qui grouille en elle, avec horreur puisqu'elle nous *révulse* potentiellement, nous habite de cette vie elle-même si facile à retourner en mort. Dégoût profond donc, mais d'une force telle, d'une puissance d'expression telle qu'on ne peut qu'aimer, si le sens d'aimer nous amène à en apprécier la qualité expressive. Significations, sémèmes pluriels, effets de sens féconds et riches, qui font que l'on éprouve une forte réaction émotive devant cette œuvre. Ceux qui l'ont tant contestée, qui y ont si peu vu de l'art, en seraient donc ironiquement les plus grands et les meilleurs appréciateurs. Ils ont fortement rejeté ce qui faisait sens en elle et la teneur de cette pièce fait de cette réaction la preuve même de son effet. Cette robe pue; c'est de la merde, pas de l'art, a-t-on pu dire. Alors que le fait qu'elle pue et soit, ou plutôt devienne quelque chose d'aussi ordurier que la

merde, en fait peut-être justement une œuvre artistique.

Devant une telle œuvre, fait-on encore un jugement de goût ? Peut-être bien, d'une façon elle aussi retournée, absurde, par la négative, fait-on un jugement de goût, puisque fondé sur son contraire : le dégoût. Alors peut-on aussi bien encore aimer cette Robe... (sinon la porter ? comme on porterait sa propre chair, à vif...) ? Oui, si l'on accepte la représentation de ce que l'on déteste, de ce qui nous révulse. Entre la reconnaissance de ce que l'artiste a voulu représenter, des effets de sens qui nous font fortement réagir, de cette sollicitation de l'horreur, entre tout cela et l'amour, que peut-il y avoir ? Ce que l'on nommait en poésie, à la fin du siècle dernier, décadence et dilettantisme du goût décrivait bien cette non-réductibilité du goût esthétique et du jugement que l'on pose à des valeurs de bienséance jussive, à des « valeurs » justement représentées dans des objets idoines. « Diversité batailleuse des sentiments qui font l'amour de l'art », écrivait Thierry de Duve⁵, parce que s'il

faut d'un mot, c'est-à-dire d'un signe, désigner la cause ou plutôt l'occasion d'une telle convocation de sentiments incompatibles, c'est le mot « art » qui convient. Et il convient précisément parce qu'il ne convient pas, parce que si, d'une telle convocation, c'est l'amour le nom, il doit s'agir d'un amour qui déborde les convenances et n'est rien moins que convenable⁶.

De l'« art » donc comme autre signe qui vient couronner de son nom aimé les autres significations parfois contradictoires qui s'y affrontent. Signe partiel et partial qui dit ce que l'on aime, qui dit que des valeurs sont en jeu et ne se résoudre pas facilement en un acquiescement universel, l'art ressort de l'idéologique, acte de second degré de connaissance du monde, acte qui reprend et recycle les certitudes faciles, les attributions endiablées, rapides, provisionnelles, de certaines valeurs à certaines choses ou actes ou pensées. L'art comme objet et occasion répétée du dissentiment.

SYLVAIN CAMPEAU

NOTES

¹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 1919, p. 137, § 45.

² *Ibid.* p. 141.

³ *Ibid.* p. 146.

⁴ *Ibid.* p. 146.

⁵ Thierry de Duve, *Au nom de l'art. Pour une archéologie de la modernité*, Paris, éditions de Minuit, Coll. « Critique », 1989, p. 33.

⁶ *Ibid.* p. 33.